

## 4<sup>e</sup> DIMANCHE DE CARÊME C

*Dimanche 30 mars 2025*

« Un homme avait deux fils ». Nous connaissons la suite : c'est l'une des paraboles les plus connues de Jésus. Des plus connues parce que des plus actuelles. Des plus actuelles parce que des plus universelles : elle rejoint l'expérience humaine dans ce que celle-ci a de plus originaire, les relations familiales. Quels sont les parents qui ne se sont pas un jour reconnus dans la figure du père de la parabole ? Lorsqu'ils voient leurs enfants leur témoigner indifférence et ingratitude, lorsqu'ils les voient s'éloigner des valeurs auxquelles ils tiennent, lorsque, impuissants, ils assistent parfois à leur lente dégringolade : dans des expériences affectives prématurées, stériles et déstabilisantes, dans la déchéance à laquelle conduisent l'alcool, la drogue ou les sectes. Certains, qu'ils soient jeunes ou qu'ils soient plus âgés, se reconnaîtront peut-être dans le fils cadet : celui qui prend conscience de sa faute non à cause de la blessure qu'il inflige à ceux qui l'aiment mais à cause de la gêne dans laquelle il se trouve plongé. Combien de relations entretenues à cause de l'intérêt qu'on y trouve ! Peut-être se reconnaissent-ils encore en ce même cadet qui prépare son apologie, capable de se justifier en toute circonstance, même quand il se reconnaît coupable, et de s'en tirer avec l'indulgence du jury.

Changeons de visage. On a certainement plus de mal à se reconnaître en ce fils aîné irréprochable. Il est vrai que l'image qui nous est donnée de lui dans la parabole n'est guère flatteuse. La crispation sur le bien accompli et le mal évité n'est pas la meilleure plaidoirie en faveur des valeurs. C'est plutôt un témoignage de dureté de cœur, de pharisaïsme.

Vous le voyez, il y a bien des motifs de faire de ce passage de S. Luc l'un des plus actuels de l'évangile. Cependant, si nous en restons là, l'originalité de Jésus ne dépasserait pas celle d'un Flaubert ou d'un Balzac, bons peintres en leur temps de l'homme avec sa grandeur et surtout ses petites choses. Ou bien même d'un La Bruyère ou d'un La Fontaine, fins observateurs de l'universelle nature humaine. Alors Jésus, moraliste ou fabuliste ? Bien plus que cela, nous allons le découvrir.

A l'époque de Jésus, le sens de cette parabole est d'une clarté aveuglante. Le cadet représente ces publicains qui ont abandonné les traditions religieuses d'Israël et qui ont pactisé avec les païens. Un indice : le cadet part en terre lointaine et finit par garder les porcs, animaux impurs par excellence, abandonnés justement aux païens. A travers ces renégats, il représente donc les païens eux-mêmes, qui ont méconnu l'image de Dieu en eux. La société païenne, au temps de Jésus, est une société déboussolée, sans points de repère, cherchant dans une frénésie de plaisir ou dans le culte de la force un sens de la vie qui se dérobe. « Carpe diem, cras enim moreris » : l'homme païen antique (et peut-être aussi moderne) est un homme qui se raidit contre le destin. Le cadet, au milieu de ses cochons, est malheureux. Saisi par la nostalgie, il se souvient de la maison de son père. « Nos misères sont celles de grand seigneur dépossédé » disait Pascal.

L'aîné, qui n'a jamais désobéi aux ordres, représente les pharisiens, eux qui suivent fidèlement et scrupuleusement la Loi de Moïse. Ce sont des justes, mais ils font de leur justice un instrument de mépris et d'exclusion. Le père, c'est bien évidemment Dieu. Attribué par l'apostasie des uns et l'endurcissement des autres. Le Père qui attend le retour de ceux qui l'ont oublié et la conversion de ceux qui l'ont caricaturé. Le Père ne peut pactiser avec le mal. Il ne peut déclarer bon ce qui est mauvais dans l'espoir de retenir celui que, pourtant, il ne cesse d'aimer. La vérité est au service du bonheur. Travestir la vérité, même avec les meilleures intentions du monde, ne peut que faire empirer le mal. Il n'y a pas de compromis possible entre la vérité et le mensonge, il n'y a que des compromissions. Le Père attend donc qu'on découvre son vrai visage. Ce visage, c'est celui de l'Amour. De l'amour par lequel il a fait ses fils afin qu'ils vivent en communion avec lui et entre eux. D'un amour qui sait pardonner. Pour ne pas s'entendre dire : « ton fils que voilà est de retour » mais « mon frère est revenu à la vie ».

En fait, c'est ce sens ancien, celui qu'ont perçu les auditeurs de Jésus, qui fait de cette parabole un texte vraiment actuel pour nous. Car nous sommes à la fois l'aîné et le cadet. Pas de manière figurée, mais bien réelle : par le baptême, nous sommes devenus fils de Dieu. Nous avons été créés par lui et pour lui : nous portons en nous son image, déformée par le péché certes, mais restaurée par la grâce, quoique toujours fragile. Qu'on le veuille ou non, l'homme est fait pour Dieu et il ne trouvera son bonheur qu'en consentant à l'aimer et à être aimé de lui. Dieu seul est assez grand pour étancher notre soif infinie de bonheur. Il y a en nous les deux extrêmes de la parabole : la lâcheté coexiste avec la dureté, le laxisme avec l'intransigeance, l'indulgence coupable avec la hauteur méprisante.

Dieu attend notre double conversion. Mais en sommes-nous capables ? J'en doute, car il manque un personnage à cette parabole. L'avez-vous remarqué ? Avez-vous identifié de qui il s'agit ? Le père nous met sur la voie quand il dit à son fils aîné : « tout ce qui est à moi est à toi ». L'homme n'a pas deux fils, il en a trois. Le cadet, l'aîné... et l'Unique. Celui qui dira à son Père, en présence de ses disciples, juste au moment de goûter à sa passion : « Tout ce qui est à moi est à toi, et tout ce qui est à toi est à moi » (Jn 17,10). Pharisien ou publicain, juif ou païen, juste ou pécheur, tous nous sommes trop loin pour retrouver le vrai chemin qui conduit au Père, trop endurcis pour découvrir son vrai visage : l'Amour qui prend patience et qui pardonne. Alors le Père nous a envoyé son Unique, nous dit Paul, « pour se réconcilier le monde avec lui ». Par amour pour le Père et pour tous ceux qui, par l'Incarnation, sont devenus ses frères, l'Unique s'en est allé lui-même dans cette région lointaine où Dieu n'est pas et qui s'appelle « péché ». Là, il a retrouvé l'humanité, captive des fers qu'elle s'est elle-même forgés, et il l'a délivrée. Là, il a brisé le cœur de pierre de ceux qui se croient justes, et il leur a donné un cœur de chair. Là, il s'est chargé de la brebis égarée et l'a ramenée au bercail. Oui, le Fils unique, « lui qui n'a pas connu le péché a été identifié par son Père au péché des hommes (et donc à la mort) pour que, grâce à lui, nous soyons identifiés à la justice de Dieu (et donc à la vie) ». Il nous a ainsi ouvert le chemin qui ramène vers le Père, il nous a donné la capacité de dire comme lui au Père et à ses frères : « tout ce qui est à moi est à toi, et tout ce qui est à toi est à moi ». Bref, il nous a appris ce qu'est la communion, la communion qui règne dans la Trinité même.

Comme je le disais la semaine dernière, l'année supplémentaire qui est accordée au vigneron pour que le figuier stérile porte du fruit au milieu de la vigne, c'est le temps de l'Église. C'est-à-dire le temps de la patience de Dieu. Le Père t'attend. L'Unique t'est envoyé, comme chemin. « Il a mis en notre bouche, dit Paul, la parole de la réconciliation ». Nous, les prêtres, malgré notre indignité, nous sommes « les ambassadeurs du Christ », nous sommes le visage et les mains du Père qui accueille celui qui vient de loin, de très loin peut-être. Comme le dit encore Paul, tant à ceux qui sont accablés par leur faute et qui n'osent même pas croire qu'elle puisse être pardonnée qu'à ceux qui s'estiment justes et qui considèrent qu'ils sont quittes avec Dieu, « au nom du Christ, nous vous le demandons, laissez-vous réconcilier avec Dieu ». Oui, profitons de ce temps favorable qu'est le carême pour nous laisser réconcilier avec Dieu. Laissons-nous étreindre par celui qui est la source de toute paternité et pour qui nous avons un prix que nous n'arrivons pas même à soupçonner, celui de son Fils unique, qui a donné sa vie pour que nous l'ayons en abondance. Profitons de ce temps de carême pour confesser sacramentellement notre péché : « Père, j'ai péché contre le ciel et contre toi... mais auprès de toi abonde la miséricorde et le pardon ».